

De retour de RIO

Fin septembre 2019 nous sommes partis à Rio, invités par des collègues pour y travailler avec eux autour du thème proposé pour ces journées : ‘Douleur chronique, chronique de la douleur’. Ce travail s’inscrit plus largement dans un thème de travail des collègues brésiliens qui a pour nom ‘Corps et finitude’ et qui relie des psychanalystes et des personnes travaillant en milieu hospitalier, à l’Institut national du Cancer, INCA, à Rio. Etre accueilli par des collègues se référant au signifiant ‘Corps et finitude’ n’est pas pareil qu’être accueilli au nom d’une Association psychanalytique déjà instituée.

D’emblée ce signifiant ‘Corps et finitude’ a ouvert sur de l’incertain. Car si de la finitude nous pouvons parler, de la mort aussi, la nôtre bien qu’inscrite dès le début de notre prise de corps, est incertaine.

Mais ‘Corps et finitude’ est-ce un signifiant ou deux signifiants ? Je les ai entendus comme deux mots, corps (*et*) finitude. Ils ne renvoient pas à une logique homogène, et pourtant ils sont dans cette écriture reliés par une conjonction qui les coordonne. Si la conjonction a pour propriété de coordonner deux mots elle indique en même temps ce qui les sépare. Cette écriture permet de réintroduire une dialectique entre ce qui semble aujourd’hui relever de propos dépassés.

Car l’écart entre ces deux mots produit de l’étonnement. Certainement aujourd’hui, le corps étant ce qu’il y aurait à remodeler sans cesse pour en cacher ses marques d’usure. Un infini remodelage gommant les marques de l’âge, gommant ses manques aussi, et ce sur fond d’un modèle idéal et immortel. C’est-à-dire, un corps sans histoire, sans entame. Ou plutôt un corps dont nous ne voudrions rien savoir de son histoire, d’une histoire déjà engagée dans celle de ceux qui nous précèdent et dont nous pensons pouvoir le remodeler, chacun en fonction de son fantasme. Un égo-créditeur. Et la finitude alors ? De celle du corps nous nous passionnons pour l’ignorer, de celle de l’être, seul le mélancolique la célèbre quotidiennement.

C’est pourtant à cette prise en compte du corps *et* de la finitude que la cure analytique œuvre. Un corps pour en jouir et la finitude pour en scander sa limite. De cette prise en compte, d’une jouissance marquée par une limite, émerge un regain de désir, un rebond du désirant.

C’est étrangement ce que j’éprouvai à la fin de ce bref séjour à Rio. Ce n’étaient certes pas des vacances, au sens strict du mot. Les collègues brésiliens travaillent beaucoup et nous ont entraînés dans leur cadence, et cela en portugais, français et anglais. Entrer dans la langue de l’autre est un travail en soi qui nécessite de renoncer au confort de la sienne, dite maternelle. Mais quel pousse à l’ouverture que ce forçage dans la langue de l’Autre ! Avec, en prime, des petits moments jubilatoires quand, dans cette étrangeté de la langue autre, certains mots commencent à faire repère, produisant à partir de ces premiers repères le désir d’y entendre et d’y attraper davantage de mots.

Ce ne fût pas seulement le choc de la langue autre mais aussi celui de la culture autre et d’une forme de rapport à l’autre qui me surprit.

Plus particulièrement le rapport à l'Autre dans la culture analytique. Notre collègue nous avait informés qu'une jeune psychologue allait intervenir pour la première fois au séminaire 'Corps et finitude' le jeudi qui suivait nos deux journées de conférences. L'invitation faite à cette stagiaire-psychologue à venir déplier ses questions à partir de son expérience de stage en cancérologie et l'accueil de ses propos que les collègues et nous-mêmes discutâmes longuement et très sérieusement avec elle sont venues m'interroger quant à l'accueil de nos nouveaux membres dans notre association. Il me semblait que j'assistais là à une séance de travail d'un groupe d'analystes accueillant analytiquement, sans aucun préjugé, l'élaboration et le questionnement clinique de cette jeune collègue. C'est de cette écoute attentive de psychanalystes présents, anciens et moins anciens, que cette jeune collègue pouvait aussi se soutenir dans son énonciation. Nous aura-t-il fallu traverser un océan pour nous rendre compte qu'il n'est pas impossible de faire place au discours analytique en institution ? Ce discours qui produit de nouveaux signifiants est aussi celui qui réinvente la psychanalyse.

Comment sollicitons-nous les membres candidats à venir travailler avec nous et à venir parler leur clinique, à venir construire analytiquement leur élaboration ? Cela ne se fait pas tout seul. Si l'analyste s'autorise de son dire c'est, ne l'oublions pas, aussi à partir de quelques autres. Parfois il me semble que nous disons trop rapidement que nous ne pouvons pas solliciter nos membres candidats sur leurs questions, s'ils ne prennent pas d'eux-mêmes la parole pour nous faire entendre sur quels bords signifiants et cliniques se situe leur questionnement. Mais l'inverse est vrai aussi. Si nous ne les invitons pas en premier lieu, quelle place laissons-nous pour ce qui ne se construit, ne s'élabore pas sans l'Autre. L'Autre comme lieu, mais aussi l'autre comme celui qui vient représenter et rendre vivant ce lieu.

En quittant nos collègues brésiliens, j'ai pu penser et dire que nous avions rencontré là-bas *une psychanalyse vivante*. Celle qui donne courage au désir. Celle qui invite à poursuivre la transmission avec nos jeunes collègues et nos aînés sans céder sur l'essentiel : comment faire avec le manque sans aller du côté de la pulsion de mort, c'est-à-dire comment garder le désir vivant.

Du moins est-ce ainsi que je souhaite poursuivre nos échanges et discussions.

Anne Joos, 15 novembre 2019